

La chatte noire à l'étoile blanche

Il y avait une fois de pauvres gens de Dieu, une veuve et ses trois enfants. Des deux plus vieux, qui allaient sur leurs quinze et seize ans, rien que de bon à dire. Du plus jeune qui, lui, pouvait en avoir treize... Eh bien, vous savez ce qu'on dit : *qui est bête n'est pas sans tare*. Il n'était pas bête, si vous voulez : il avait le sens éveillé, mais l'idée un peu endormie. Enfin, il n'était pas de ces malins qui ont l'œil aux choses et qui font leur profit de tout en ce bas monde. La mère même s'en tracassait sans cesse, pensant que celui-là ne viendrait jamais à bout de gagner seulement son pain.

Or le père était mort l'année d'avant. C'était un homme qui ne parlait pas beaucoup. Mais un soir qu'il tressait un panier au coin du feu : « Femme, avait-il dit, il nous faut faire un vœu : que si l'un de nous deux vient à mourir, celui qui restera ira à Rome pour gagner les pardons. Si par malheur c'était moi qui survivais, je le ferais. – Comme tu me promets de le faire, je te le promets », avait-elle répondu.

Il le dit un soir de l'hiver, sans se sentir aucunement malade, et un matin du printemps il trépassa.

Du milieu de son deuil, la femme oublia la promesse. Il n'y eut pas que le deuil : il y eut l'embarras de ces trois garçons à nourrir. Le vœu à rendre, ce pèlerinage à Rome, lui sortit de la tête. Mais la nuit, dans le petit galetas, on a entendu des soupirs, un remuement, tout un train, comme si quelqu'un y venait pour les empêcher d'être en repos.

« Qu'est-ce que ce peut être ? se sont demandé les garçons. Il faudrait pourtant aviser.

— C'est décidé, a dit l'aîné, si le bruit recommence, j'y monte. »

Et le bruit a recommencé.

L'aîné est allé à l'échelle. Du moins il a mis le pied au premier échelon. Mais là, la peur l'a pris, comme si elle l'empoignait de sa main à la gorge. N'aurait mis l'autre pied au deuxième échelon pour tout l'or du royaume.

Il lâche le montant de l'échelle ; l'épaule basse, revient s'asseoir au coin du feu. Et le restant de la soirée, ils ont écouté tout ce train, dans le galetas de l'avoine, au-dessus de leurs têtes...

Le lendemain, à la nuit close, quand le bruit a repris, le deuxième garçon est allé à l'échelle. Est monté, lui, au deuxième échelon ; mais là, la peur l'a saisi, lui aussi. Est descendu l'épaule basse, et tournant les talons, il n'a su que s'asseoir au coin du feu, comme l'aîné.

Le surlendemain, à nuit close, le troisième garçon a monté, lui, au troisième échelon, puis a monté plus haut. Il a levé la trappe ; dans le galetas a passé. Là, il a vu son père.

« Sais-tu bien ce qu'on s'est promis, ta mère et moi, certain soir de décembre, quand j'étais tout en vie ? Le premier qui mourrait, l'autre irait en pèlerinage à Rome... »

Le garçon redescend. Il vient à sa mère qui disait ses patenôtres, assise sur ses talons, devant la flamme.

« Que vous êtes-vous promis, mon père et vous, ma mère, un soir, au temps qu'il était tout en vie ?

— Oh, mes enfants, c'est vrai ! Voilà qu'il m'en souvient... Et maintenant, me faut aller à Rome rendre mon vœu ! »

Le lendemain, elle a pris cotillon blanc, coiffe et chemise blanches, les a noués dans un mouchoir, a pris sa tasse de bois dans sa poche, et un grand bâton à sa main. D'où qu'on parte, serait-ce du fin fond du pays, on peut toujours partir

pour Rome. Tout chemin mène à Rome. Mais la porte tirée, avant d'enfiler le chemin, est allée trouver sa voisine.

« Voisine, a dit la veuve, je pars tout maintenant pour Rome, rendre un vœu que nous fîmes, mon pauvre mort et moi. J'emmène mes deux aînés : à nous trois, nous aurons plus de défense sur les routes. Mais mon plus jeune n'est pas fait pour rouler le monde. Il n'y trouverait que malencontres. Je le laisse au pays, fermé dans la maison. Voilà la clef.

— Et que ferai-je ?

— Eh bien, si vous voyez que mon pauvre simplard ne lamente pas trop, et surtout que l'idée ne lui vient pas de nous courir après, alors, voisine, quand nous serons assez loin, vous pourrez lui ouvrir. »

La mère, les deux garçons, ils ont pris leur chemin par bout; ils sont partis vers le soleil levant.

Le soleil est monté. Il a séché l'eau du matin sur l'herbe et la fougère. Les pèlerins ont mis de l'espace entre eux et la maison. A peine si on les voyait encore, faisant poudroyer le chemin, tout là-bas, sous leurs pas, guère plus gros que fourmis, au haut d'une montée.

Alors la voisine est allée regarder par le trou de la serrure. Le plus jeune mangeait son pain, assis sur un fagot. Et gai comme le chardonneret. Si gai qu'en mordant au chanteau, il trouvait le moyen de chanter :

*Où est la Marguerite,
O gué, franc cavalier ?*

et tout ce qui s'ensuit.

« Voilà qui va, se dit la voisine : l'oiseau est apprivoisé, on peut ouvrir la cage. »

Oui, mais sitôt la cage ouverte, l'oiseau a pris son vol. Il passe d'un bond devant elle, file jusqu'au buisson, s'échappe par les champs. Il a su prendre les traverses, et ces sentiers lui fuyaient sous les pieds. Simplard, peut-être, mais léger comme s'il avait des ailes et plus vif que l'émerillon.

En un instant il est au carrefour; en un moment, il est à la Croix-Blanche, là-bas, sur le haut du pays.

La voisine n'eut qu'à fermer la porte, et mettre la clef par-dessous.

Le simplard, de la côte, regardait les chemins, les paroisses :

ces longs morceaux de terre avec les bois couchés et la rivière qui brille; plus loin que la rivière, la plaine qui s'en va jusqu'aux fonds où se perd la terre. « Mon Dieu, que les Frances sont grandes! »

Là-dessus il s'avise qu'il ne faut pas partir pour ces pays sans s'être bien muni, et qu'il a oublié ses flèches. Sans balancer, de la même volée, il regagne la maison, y prend ce qu'il lui faut, — car il eut bien l'esprit de trouver la clef sous la porte et de l'y refourrer, — puis repart, plus décidé, plus délibéré que jamais.

Avant qu'on fût sur le midi, il avait retrouvé sa mère et ses deux frères.

Le soir, ils ont couché tous quatre au bord d'un bois, sur un lit de belle mousse fraîche.

Non : je dis mal : l'aîné ne s'est pas couché.

« C'est moi, cette première nuit, qui garde notre mère. »

Il a bien fait de la garder, au bord des bois.

Car le loup est venu, sa grande gueule toute béante; et il aurait happé d'un coup la pauvre femme.

Mais comme il se jetait sur elle, le garçon s'est jeté sur lui. L'a tiré par la queue, lui a baillé telle saccade, que cette queue, du coup, s'est arrachée. Elle est restée au poing du gars; et le loup de fuir en hurlant.

La deuxième nuit, au tour du deuxième garçon de prendre la garde.

Cette fois-là, c'est le renard qui est venu. Les choses sont allées tout comme pour le loup. Le renard a voulu se jeter sur la mère : le garçon s'est jeté sur lui. L'a saisi par la queue. A la saccade que la bête a donnée, la queue s'est arrachée. Et le renard s'est sauvé tout hurlant, tout saignant, sans son balai feuillu...

La troisième nuit, ç'a été au troisième garçon : à lui de garder la mère, toujours au bord d'un bois. Est venu, cette fois, un petit oiseau vert. Il faisait lune blanche, et le garçon l'a vu, l'oiseau vert, qui volait. Tout aussitôt il l'a tiré : de sa flèche il l'a abattu. Vite il a couru pour le ramasser dans la mousse. Mais sous sa main, l'oiseau s'est envolé; il est allé s'abattre à quatre pas de là. Le garçon se jette sur lui, qui ne lui laisse qu'une plume de sa queue...

De place de verdure en place de verdure, poursuivant

l'oiseau vert, le simplard s'enfonce, s'enfonce vers le milieu de la forêt...

A la fin, il s'est vu perdu. Il aurait bien voulu retourner vers sa mère, mais par où prendre son chemin?

Il entendait tout plein de bruits, tout plein de bêtes. Où trouver du moins un refuge? Il s'attrape à la basse branche d'un chêne, se hisse dans le feuillage et s'installe à la fourche.

Trois brigands, cependant, s'amènent sous ce chêne. Ils y posent trois pierres, ramassent dans leurs mains feuilles sèches et brindilles, battent du feu. Les voilà en devoir de faire rôtir une oie qu'ils avaient attrapée derrière quelque métairie.

Du milieu du branchage, à la lueur du feu, le garçon les voyait tourner cette volaille entre deux fourches de bois vert. Un fumet d'oie rôtie lui montait aux narines. Or, il se trouvait qu'il mourait de faim, ce soir-là. La faim le tenait déjà, lorsqu'il avait pris la garde, et cette course à travers bois venait de le creuser plus encore.

Ma foi, il n'y tient plus. Puis, il n'allait pas tant chercher, dans sa simplesse. Il prend ses flèches : hardi, petit! Lui, pauvre, ne doutait de rien. Et de darder ses traits, de les décocher l'un sur l'autre. Il imaginait que, sous la volée, les brigands devraient déguerpir. Lui alors descendrait : il irait dire deux mots à l'oie qui rissolait et qui sentait si bon...

Mais ces brigands des bois, ce sont des bêtes au cuir épais. Ces trois-là, ils l'avaient aussi boucané et aussi dur qu'une pomme de pin.

« Un taon m'a piqué, grogna pourtant le premier, il va faire de l'orage.

— Moi, c'est deux mouches, grommela le deuxième; le temps devient lourd, voilà tout.

— Vous rêvez tout haut, dit le troisième. Moi, je n'ai seulement rien vu : peut-être un moucheron qui m'a filé devant l'œil... »

Là-dessus, une flèche se plante au milieu de son nez.

Ils furent forcés de voir de quoi il retournait. Ils montent dans l'arbre, délogent le garçon, l'empoignent par le collet, le descendent à terre comme un sac. Sans trop de cris ni de coups : ces flèches, pour eux, c'était du badinage.

Surtout, dans le moment, une idée leur est venue.

Ils font asseoir le simplard près d'eux, sur l'herbe; parta-

geant l'oie en quatre, tirant sur cuisses et ailes, lui en baillent un quartier; et, sitôt bâfré le plus gros :

« Puisque tu es si adroit de tes flèches, garçon qui tires de l'arc, tu pourras nous servir. Dans ce château que tu vois d'ici contre le ciel, se montre à la fenêtre une chatte noire marquée au front d'une étoile blanche. Ne la tuera que celui qui saura la frapper dans l'étoile. Tue-la d'une de tes flèches et nous serons les maîtres du château! »

Entre les arbres, ils le lui faisaient voir du doigt, car le jour se levait. Au loin sur une butte, un château à murailles plus hautes que des clochers : un bouquet de tours pointues sous des girouettes chantantes.

Mais dans l'instant les trois brigands se mettent sur pied s'étant torché la bouche du revers de la main. Et allez! à travers la forêt, en route pour le château, emmenant au milieu d'eux trois le garçon et ses flèches.

Ils arrivent au pied des murailles, lui montrent sous un coudrier un trou qu'ils avaient découvert, guère plus large que celui du renard. « Tu vas passer par là, toi, bien fluët, bien leste. Puis tu t'arrangeras pour dénicher les clefs, et tu nous ouvriras les portes. »

Il lui a bien fallu s'enfiler dans le trou.

« Eh bien, ces clefs, dis, les vois-tu, les trouves-tu? »

— Je ne vois rien que la terre du courtil, je ne trouve rien qu'une bêche...

— Alors, agrandis le trou, que nous puissions passer! »

Vous allez être servis, mes gaillards. Il agrandit le passage. Le premier des brigands tout aussitôt s'y coule. Mais dès qu'il se présente, poussant la tête hors de ce trou, le simplard, qui y allait franc-jeu dans sa simplesse, d'un coup de bêche la lui abat tout net. Après quoi il tire ce premier de côté pour laisser venir le deuxième. Même coup de tranchoir à cet autre. Maintenant, au troisième! A celui-là de même : tête à bas, au ras des épaules. Ce troisième et dernier, il le laisse dans le trou pour boucher le chemin.

« Je vous apprendrai à vouloir mal à cette chatte noire qui porte étoile blanche! »

Il est entré dans le château, il a suivi les chambres. Non pour tuer la chatte noire et se voir maître des trésors : au contraire, pour la mettre en garde, cette si jolie chatte, qui

avait étoile au front. – En ce temps-là, ne se voyait guère de chat dans les maisons des pauvres gens. Et chez des paysans, à une chatte, on aurait dit Madame!

Le voilà donc à couratter de chambre en chambre.

Enfin, à la toute dernière, il trouve non une chatte noire, mais une demoiselle. Et quelle! La plus jeunette et la plus belle qu'on eût pu voir de ses deux yeux.

Il n'y avait plus de chatte; il n'y avait plus de noir pelage : tout cédait à l'étoile. Le mauvais sort avait pris fin, au cœur tout bon et tout donné de ce garçon. Il avait devant soi une belle jeune blanche demoiselle, qui dormait, qui avait si bonne grâce à dormir...

A ôté ses souliers; tout doux, tout doux s'est approché, a coupé la lettre brodée que la belle avait à sa chemise, lui a tiré la bague qu'elle avait à son doigt. Cela fait, tout doux, tout doux, a repris ses souliers à la main, est reparti...

Il y avait le vœu de sa mère : il lui fallait accompagner sa mère, ses frères, en leur pèlerinage et jusqu'aux pieds du pape.

A retrouvé le chemin de Rome, puisque tout chemin mène à Rome. A bien su rattraper sa mère, ses frères, par brandes et par bois, par pâtis et pays.

Tous quatre ils sont allés...

Puis ils sont retournés. Ont mis sept ans pour faire leur tour, tant c'est long, ce voyage au tombeau de saint Pierre...

En retournant, à trois journées de leur chez-eux, ils ont trouvé une hôtellerie. S'y lisait en écrit au-dessus de la porte :

*Aura céans boire et manger
Celui qui dira vérité!*

L'ainé des trois garçons, premier y est entré. Les gens de l'hôtellerie aussitôt l'ont requis de leur dire ce qu'il avait à dire.

« Garçon qui passez sur la route, dites-nous, qu'y avez-vous vu ? »

— J'ai vu le loup : est venu pour manger ma mère, mais je lui ai donné la saccade à la queue, et je la lui ai arrachée !

— Retirez-vous, garçon. Retirez-vous, ce n'est pas notre vérité. »

Le deuxième des fils y est entré, alors.

« Moi, j'ai vu le renard, a-t-il dit à ces gens. Est venu pour manger ma mère ; mais je lui ai donné la saccade à la queue et je la lui ai arrachée ! »

— Retirez-vous, garçon. Retirez-vous, ce n'est pas notre vérité. »

Le troisième des fils à son tour est entré. Pour s'entendre poser cette même question.

« Dites-nous, vous, qu'avez-vous vu ? »

— Moi, j'ai vu l'oiseau vert : est venu, alors que je gardais ma mère au bord du bois. L'ai tiré, l'ai blessé, a pris son vol vers le milieu des arbres, l'ai poursuivi dans la forêt de place en place... »

Il a dévidé son peloton : les trois brigands, ses flèches, le château qu'ils lui ont montré, et qu'il y avait une chatte noire à la fenêtre ; que qui pourrait la tuer se verrait maître des trésors. Mais il fallait lui décocher la flèche droit dans l'étoile blanche...

« Je suis entré dans le château. J'ai trouvé une demoiselle qui dormait, la plus jeune et belle que de deux yeux on puisse voir... Et Dieu la sauve ! »

— Si vous la revoyiez en même habillement, la reconnaîtrez-vous ?

— Oh que oui ! En même robe ou en quelque robe que ce soit, a-t-il ajouté avec le plus beau feu du monde.

— Retirez-vous, garçon, il se pourrait qu'on vous dise de revenir... »

Dès qu'on lui a fait signe, il ne faut pas demander s'il est revenu, tout brave et leste. Ha, il n'avait pas froid au cœur, ce matin-là. Tout bouillant d'amitié, de bon vouloir, et tout bouillant aussi d'esprit. Car l'esprit, qu'il n'avait qu'en bourre ou en bouton, s'était ouvert en lui : il l'avait tout en fleur, depuis le grand matin des brigands et de la demoiselle.

Et quand il la revit! Du milieu de toutes les filles du monde, en paysanne ou en princesse, c'est vrai qu'il l'aurait découverte, pour voler à ses pieds! De sa poche a tiré la lettre brodée, aussi la bague... Il étincelait de partout. D'un fils semblable, le roi même aurait été fier.

Sur la mi-nuit, on les a mariés, ces deux, dans le château. Le simplard est devenu prince. A gardé près de lui sa mère et ses deux frères : n'ont plus eu qu'à s'embrasser tous et être heureux de cœur.

*J'ai passé par la raie du blé
Et voilà mon conte achevé.*